

Valérie Dayre 🐾 Pierre Leterrier

# TANT PIS POUR ELLE

LA JOIE DE LIRE  
ENCOURAGEMENT

Maintenant ils vont avoir peur. Pas seulement Ténébreux, pas seulement Génie. Toute la ville va se rappeler et frémir, bien mieux qu'après le loup.

Le loup l'a déçu, il avait cru frapper fort.

L'effet a été trop bref, trop faible. Là, ils ne vont pas pouvoir oublier, retourner à leur indifférence, qui est complicité.

Ils vont comprendre, forcément.

Lui aussi a compris dès qu'il l'a vue, elle, à la nuit tombée. Toujours aussi canon, sûre d'elle, arrogante. Chance inespérée de tomber sur elle. Preuve supplémentaire de la protection dont il a le sentiment de jouir depuis peu – depuis que son père est mort ? Cette force étrange dont il sent par moments la présence, à la fois bienveillante et impérative.

Il a eu soudain la certitude, violente, que tout se combinerait au mieux. Y compris le rendez-vous au cinéma avec Génie. Enfin, il tenait sa vengeance.

Et cette fois, ce ne seraient pas *eux* les ordonnateurs du sacrifice. Et cette fois, la victime ne serait pas une bête. Et elle serait leur châtiment.

C'est fait.

La nuit du jeudi 27 au vendredi 28 marque pour lui le commencement d'une vie nouvelle, où il ne sera plus l'éternel perdant, pas même second couteau – un figurant.

Ce jeudi 27 octobre au matin, Rebecca May descend du train en provenance de Paris, sort de la gare de Montchalin, effectue les cinquante-sept pas qui lui permettent de traverser la place déserte, et entre à l'Hôtel des Voyageurs où elle a réservé. On lui attribue la 23 – refaite à neuf, vue sur la place, douche à l'italienne.

En attendant que la chambre soit prête, elle peut laisser son bagage dans le placard sous l'escalier à gauche. Il est neuf heures et quart, ou à peu près puisque le train, parti de la capitale peu après six heures, livre à 9h07, sauf retard, les quelques voyageurs destinés à la petite ville.

Rebecca May a vingt-quatre ans, c'est une jolie fille moderne. Rebecca May a fait Sciences Po puis une école de journalisme réputée. Rebecca May (oui, il faut répéter car son nom est certainement appelé à passer à la postérité) a un but dans la vie : devenir célèbre, riche, *in fine* incontournable égérie d'un politicien promis à de hautes fonctions – des exemples fameux peuvent l'autoriser.

En attendant ces lendemains exaltants, Rebecca May est stagiaire dans un prestigieux hebdomadaire national. Elle passe déjà pour une bonne professionnelle : niaque, flair, style, ironie, capacités d'observation et d'analyse remarquables.

Pour l'heure, elle n'a prêté attention ni à l'hôtel ni à l'hôtesse, très occupée qu'elle était à taper un message sur son smartphone :

Train et horaire de merde, j'ai dû me lever à cinq heures.

Letas m'en a collé deux !

Sur deux jours !!

Exprès pour me coincer ici.

Ville nulle, temps pourri.

J'aurais préféré m'éclater ce WE. Avec toi ?! ;)

Et pour le pont de la Toussaint ?

La chose expédiée, elle lève le nez ; elle a soudain besoin de l'anonyme femme-tronc derrière le comptoir de la réception.

Affichant son sourire de future célébrité qui sait parler aux grands de ce monde autant qu'aux ploucs – mais avec ceux-là il faut tout de suite aller à l'essentiel –, Rebecca dresse la liste de ses besoins immédiats avec sa maestria coutumière qui déguise en affabilité la certitude que l'on va, toutes affaires cessantes, se mettre en quatre pour la satisfaire : un café, ou plutôt un thé, vert, vous avez ? si possible une viennoiserie, puis un taxi, avec chauffeur qui ne soit pas une brêle, c'est-à-dire capable de la déposer rapidement à la ferme du Tripouillet dont elle n'a pas trouvé trace en géolocalisation Google... Quant aux explications par téléphone de l'éleveur-charcutier... *No comment.*

Bonne surprise, la salle à manger de l'Hôtel des Voyageurs est d'une élégance accueillante. Rien de tapageur. Éclairage diffus, chaleureux, vaisselier ancien qui ne fait pas rustique ringard, le reste du mobilier et de la déco design mêlant des tons ivoire, des gris, des camaïeux taupe aux mats chatoyants du métal brossé, au satiné dense du teck, au blanc éclatant d'une porcelaine de facture japonaise.

La théière en fonte, japonaise itou, emplit d'eau chaude est sur la table. Rebecca a posé son téléphone afin de choisir un sachet de thé parmi les nombreuses variétés proposées dans le coffret teinté acajou. Elle peut s'accorder un break de quelques minutes. Décompresser, elle sait faire. Dans toutes les circonstances, même les plus extrêmes. Qualité qui parfois lui fait envisager une carrière de correspondante de guerre.

Là tout de suite, elle aimerait bien savoir ce que la femme de la réception a fait pour le taxi, cette quiche semble avoir complètement oublié, c'est dingue, elle s'avance avec son plateau, prête à desservir les quatre tables où, visiblement, des clients ont pris plus tôt leur petit-déjeuner... Ah non, la quiche s'approche et, merveille, annonce que le chauffeur sera là dans dix minutes, super, mais pourquoi, pourquoi reste-t-elle plantée là avec ce regard plongeant vers le dessous de la chaise ? de la table ? Cherche-t-elle un chien ? un chat ? Craint-elle l'irruption d'un importun rongeur ?

— Sans vouloir m'occuper de ce qui ne me regarde pas,

mademoiselle, c'est ainsi chaussée que vous allez à la ferme du Tripouillet ?

De quoi je me mêle ? D'abord, mademoiselle ne convient pas, c'est madame. Ex, certes, mais Rebecca a gardé le titre, le nom aussi, celui que ses parents lui ont légué était moins seyant. Et est-ce de la raillerie qui luit dans ce regard rivé sur – maintenant, Rebecca percute – ses bottines en cheveau précisément choisies ce matin dans la collection rébequienne en prévision de l'équipée campagnarde ?

— Elles sont comme moi, s'amuse Rebecca. Elles ont l'air fragiles, mais elles ne craignent rien.

— Pas même le lisier ? Pour ça, il n'y a que la botte en caoutchouc. Et encore.

Rebecca se sent rougir. C'est elle, la quiche. Impossible, quand bien même elle en aurait les moyens, d'envisager de sacrifier ses coquettes poulaines à trois cent soixante-cinq euros ; il les lui faut demain, pour l'interview du député-maire en sa bonne ville de Montchalin ! Solution de rechange...

— Je suppose qu'il y a des magasins de chaussures en ville.

— À cette heure, ce sera fermé. Vous faites du 36, du 37 ? Je vais vous prêter les bottes de ma fille.

Mes bottes ! Passe encore que Nais les prête, je n'ai rien contre le principe, je suis partageuse, mais elle pourrait me le demander. Excuse, mon chat, tu dormais encore ! Le prétexte. Puis même sur le principe, en fait, j'hésite. Les chaussures, c'est perso. Ils sont comment les pieds de cette nana ? Heureusement, elle lui a prêté aussi une paire de chaussettes. Il suffira de les laver. À 90° – et elles seront foutues. Bonnes à mettre à mes poupées que je n'ai plus. Bon, j'exagère. N'empêche, j'en avais besoin de mes bottes ce matin. Et il a fallu que j'attende 13h26 avant de les récupérer. Pour le rendez-vous au campement, c'était limite. Je l'ai dit, grognon. La nana (un peu ennuyée) : Quel campement ? Quel rendez-vous ? Je lui ai expliqué. Elle a réagi illico. Ça l'intéressait une manif contre une expulsion de Roms. Elle a dit « Je t'accompagne, on y va », elle a hélé son taxi qui était encore sur la place. Il y a eu un moment comique quand elle a voulu me rendre mes bottes. Elle avait l'intention d'aller pieds nus patauger dans la bouillasse du campement de fortune ? Je les lui ai laissées, chaussettes comprises, j'avais mes baskets.

Au campement, plus personne. Le terrain vague avait retrouvé son allure de désert boueux. Ornières creusées par les roues, trois sacs en plastique accrochés aux branches nues

des arbres maigrichons en bordure, le fossé saumâtre, l'aire cendreuse d'un feu éteint. Que s'était-il passé ? L'expulsion avait-elle déjà eu lieu ?

On s'est fait déposer au Café du Centre. Comme je m'en doutais, Robin et Ahmed étaient là, avec une pizza pour deux. On a appris qu'il n'y avait eu ni évacuation ni manif. Les Manouches (nom qui vient du tzigane *mnouch*, « homme », nous a dit Rebecca) étaient partis avant. Leurs caravanes sont maintenant sur un terrain attendant au Manoir des Tanneurs.

— Paraît qu'ils y ont été invités par le propriétaire, a dit Robin.

— Le Ténébreux lui-même ! a précisé Ahmed.

— C'est le gogol qui est venu leur dire au lever du jour, a ajouté Robin. T'imagines !

— Ça ne va pas arranger la réputation du Ténébreux, ni celle des Gitans, les rumeurs vont reprendre du service.

Là, la petite reporter avait sa dose : tout ça dans un trou de province ! Robin avait mis le paquet pour la bluffer autant qu'il l'était, lui, par la présence de cette journaliste top model descendue de la capitale jusqu'au Café du Centre de Montchalain. Et ça marchait, elle brûlait d'en savoir plus : c'était quoi le Manoir des Tanneurs ? Et le Ténébreux ? Et le gogol ? Et les rumeurs ?

On a commencé par le plus simple. Chanloué. Un peu gênés que Robin l'ait traité de gogol. L'est pas vraiment. Juste physiquement déjeté. Plutôt à l'ouest ? Peut-être. En

ville c'est une figure. Ceux qui ne l'appellent pas le gogol, ou équivalent aussi délicat, l'ont baptisé Quasimodo. Personne ne sait lui donner d'âge, il était déjà là du temps du père de l'actuel propriétaire du manoir, dernier surgeon de la lignée des tanneurs qu'on fait remonter quasiment jusqu'à l'Antiquité – avec l'oppidum gallo-romain qui domine la ville, pas difficile. Cela dit, lui, Chanloué, descend plutôt des envahisseurs barbares qui ont suivi. Goths, Wisigoths, Vandales.

— Une gueule à la Bruegel... l'Ancien, a résumé Robin pour faire étalage de sa culture.

Rebecca l'a interrompu. Ce type, elle l'avait entrevu le matin même.

Alors qu'elle visitait l'élevage de porcs bio du Tripouillet, Chanloué a débarqué. Il venait chercher du sang de cochon fraîchement égorgé. Comme chaque semaine, a expliqué l'éleveur-charcutier après la visite éclair de l'étrange personnage. Je peux pas refuser. Les terres dont je suis locataire appartiennent au patron de ce pauvre homme. Grand amateur de boudin, le patron. Faut croire. Le truc qui me vexe, c'est que je lui vendrais bien du mien, de boudin. Mais ma recette ne satisfait pas le goût de ce monsieur, à ce qu'il paraît, j'y mets trop de... *condiments*, il veut sans doute parler de l'assaisonnement, des aromates, est-ce que je sais, moi, avec tout ce qu'on met dans le boudin. Oignon, ail, thym, laurier, poivre, vin rouge, petits cubes de gras, petits cubes de viande, sans compter le vinaigre au départ

pour empêcher le sang de cailler, et le bouillon de cuisson ! Rebecca était assez fière de nous sortir comme ça, tout à trac, la recette du boudin d'un pro bio. On était tous pliés de rire à imaginer le pauvre Chanloué de corvée de boudin chaque semaine et, pour commencer, trimballant ses litres de sang frais du Tripouillet à Montchalin, cinq bornes au moins, pas en voiture, il ne conduit pas. À pied, alors ? Plutôt avec le cheval de son *bon maître*, comme il l'appelle. Il faut peut-être voir là l'origine de la rumeur sur un Chanloué menant une antique et branlante carriole par les chemins détournés qui cernent le cimetière. Ça suinte le gothique, les ombres rôdant entre les tombes..., a conclu Ahmed. Tiens, a murmuré Rebecca en jouant la frayeur, maintenant qu'elle y pensait elle avait bien entrevu Chanloué entrant dans le labo de charcuterie, mais elle était dans la pièce voisine, et elle ne l'avait ni entendu ni vu repartir. Plus discret qu'un fantôme, plus évanescent qu'un spectre, qui ne regardait rien ni personne, parlait à peine, c'était chelou, hou ! hou ! hou ! On était doublement pliés.

Ahmed et Robin avaient une réunion à l'assoc', ils nous ont quittés – long regard langoureux de Robin sur la belle, il a failli se prendre la porte qu'Ahmed s'est plu à laisser se rabattre sur lui. J'avais commandé une tatin et un thé glacé, Rebecca une Vichy. Elle avait besoin d'une eau à bulles et forte teneur en bicarbonate pour digérer toutes les charcutailles qu'elle avait goûtées en fin de matinée au Tripouillet, conscience professionnelle oblige. Elle avait

sûrement avalé une bête entière à force de pâtés, saucisson, rillettes, ventrèche fumée, saucisse grillée, petit salé, andouille, andouillette, pâté de tête et autres rillons, sans oublier le boudin, alors qu'elle venait de les voir sur pied, ces bêtes, bien en vie, et charmantes, on croirait pas, mais c'est étonnamment touchant un cochon – par ici, on dit une coche pour la femelle –, surtout quand ils s'ébattent mignonement dans leur enclos de prairie sous un rayon de soleil ; c'est l'avantage du bio quand même, ils ont une vie pas trop moche avant de mourir comparé à leurs semblables élevés en batterie, hors-sol et toute l'horreur qui s'ensuit. Elle envisageait sérieusement de se faire végétarienne dès le lendemain.

— Là maintenant, si tu as le temps de m'accompagner...

Ça tombait bien, c'étaient les vacances.

Elle commençait à me plaire, la journaliste de Paris, avec ses airs de belle fille sûre d'elle. Tout compte fait, j'étais contente qu'elle porte mes bottes, et mes chaussettes. Journaliste, ça fait partie des métiers que je pourrais envisager plus tard (à condition que mon allergie se calme). Elle donnait une super image de son métier, total cliché, mais bon. J'étais intriguée, partante pour une balade.

— J'irais bien voir le Manoir des Tanneurs, a-t-elle dit.

Elle a tenu à payer les consommations, râlé de ne pas trouver un taxi puis, comme je lui expliquais qu'à Montchalin, il n'y en a pas à tous les carrefours et qu'à pied on en avait pour un quart d'heure maxi, elle m'a confié qu'elle avait tout

son après-midi à cause d'une salope de rédac' chef – enfin même pas, seulement responsable de rubrique – qui lui a collé deux reportages sur deux jours, la ferme du Tripouillet ce matin, et une interview du député-maire demain quatorze heures sur le développement des services à la personne dans les communautés de communes de moyenne importance, avec obligation de dormir sur place, en province, avant le week-end de la Toussaint, tout ça parce qu'elle est stagiaire et que la rédac' chef en question est une tache, un pot, un tas qui en veut à toutes les filles plus jeunes et moins moches. Du coup, elle pouvait s'offrir une promenade avec moi, elle finirait de digérer ses agapes charcutières.

Est-ce qu'elle pouvait se balader comme ça ? Ça allait les bottes en caoutchouc avec son legging glissé dedans ? Ça ne devait pas trop détonner avec le trois-quarts en cuir, look week-end de chasse en Sologne. Je me suis retenue de lui dire que je la trouvais super bien fringuée, très classe. J'adore comme elle est.

Ce jeudi 27 octobre, Rebecca May est dans la chambre 23 de l'Hôtel des Voyageurs à Montchalin, mobilier XIX<sup>e</sup> Mitteleuropa, vue sur la place et la gare dont les volumes intérieurs déserts, endormis se devinent au gré de veilleuses pâlichonnes derrière les grandes baies vitrées en demi-cintres bardées de grilles métalliques à croisillons. Il est... Ah, excusez, nous sommes déjà le lendemain, vendredi 28, depuis quelques minutes.

Sur la petite console Biedermeier, entre l'ordinateur allumé et la lampe Art déco dont la pâte de verre orangée incrustée d'une longue liane ombreuse diffuse une lumière moirée propice aux fantasmagories des demi-sommeils d'enfant, se trouvent cinq petites bouteilles (whisky, gin, vodka, cognac, tequila) impitoyablement vidées. L'une, couchée, a déposé une ultime goutte d'alcool sur l'intérieur gras d'un emballage éventré de cacahuètes grillées. Rebecca May a vidé le minibar. Ou à peu près. Présentement, à petites claques mouillées elle se rafraîchit le visage dans la salle de bains. Elle a sans doute un peu vomi.

L'abus d'alcool n'est pas seul en cause.

On pourrait dire que la rédaction de son article sur la ferme du Tripouillet l'a contrainte à se remémorer les innombrables préparations charcutières ingurgitées douze

heures plus tôt, et que les mignonnettes d'alcool, les chips et arachides l'ont avancée sur le chemin de l'écoeurement, mais ce serait resté dans des proportions gérables si un message de sa rédac' chef – enfin, même pas, simple chargée de rubrique – n'avait tout aggravé.

Domage, ma chérie, que tu sois coincée à Trifouilly-les-Oies. J'aurais eu un truc d'enfer pour toi demain matin. Saut impromptu en province d'une VIP dont je ne peux ici dévoiler l'identité. Déplacement pour le moment top secret. Mauvaise pioche, le bled où tu marines ce soir n'est pas sur le trajet.

On pourrait dire également qu'à ce mail d'une odieuse perversité s'ajoutait le silence jusque-là prolongé de celui qui aurait dû répondre depuis des heures à son message du matin.

Elle a eu beau taper dans l'après-midi :

T'as eu mon SMS ? (15h11)

T'es où ? (17h42)

Un problème ? (18h35)

T'es partant ou pas pour le WE en amoureux ? (20h03)

Sa messagerie est demeurée vide, son téléphone muet, et

la situation ne connaîtra sans doute pas d'heureux épilogue après le :

Qu'est-ce que tu fous ? (22h12)

suivi de :

Va te faire foutre, konar ! (23h54)

À dire vrai, une chose surtout a contribué à troubler Rebecca et elle en a honte. Elle pensait être parvenue à effacer, à oublier, au moins à classer définitivement des souvenirs qui, ce soir, se sont remis à tourbillonner, bourdonner, grésiller dans des fumées d'ailes brûlées à la façon d'inquiétants insectes attirés par les lumignons d'un chandelier.

Quelle idée aussi d'avoir succombé à l'envie d'aller traîner près du Manoir des Tanneurs ?

Dans l'après-midi timidement ensoleillée, alors qu'avec Zoé, la fille de l'hôtelière, elles arrivaient depuis le Café du Centre, le surgissement du premier pignon a aussitôt ébranlé Rebecca. Comme elles approchaient, elle a redécouvert les deux corps latéraux d'époques différentes, la fontaine monumentale – au centre de laquelle un antique dieu de bronze se dresse hardiment – et le troisième bâtiment reliant une aile à l'autre avec à l'étage, sur toute sa longueur, une galerie entièrement vitrée et au rez-de-chaussée un porche

qui, tel un tunnel, mène aux flots miroitants de la Sarne, par ce temps nappés d'une brume légère. Sur la droite de la propriété, plus loin, longeant la rivière, s'alignaient toujours les très anciens ateliers désaffectés. Ce qu'il reste des tanneries de Montchalin, expliqua Zoé.

Rebecca écoutait l'adolescente avec une attention hypocrite. Se sentant à l'abri d'un confortable incognito, sans se méfier, elle se mit au défi de pousser plus loin sa feinte curiosité, peut-être pour s'assurer que, le premier choc passé, sa résilience ne lâchait pas.

Le manoir avait-il été la maison de maître des tanneurs ?

Non, le traitement des peaux, ça pue, répondit Zoé, assez fière d'expliquer qu'elle s'était un peu renseignée sur l'histoire locale en débarquant à Montchalin un an auparavant – l'histoire, l'architecture, ça l'intéresse. Le manoir n'a été construit qu'au XIX<sup>e</sup>, en intégrant une grande maison Renaissance, après que la famille Delavoy eut renoncé à la tannerie et réinvesti ses capitaux d'abord dans les entreprises coloniales puis, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, dans la confection. À l'origine, les anciens ateliers de tannerie devaient être rasés, les rives de la Sarne aménagées en jardin anglais, mais on avait visé un peu trop haut, les guerres étaient passées par là, les ateliers étaient restés.

C'était amusant, remarqua Rebecca, ce manoir n'affichait ni la lourdeur cossue et satisfaite des maisons bourgeoises ni la hautaine beauté des hôtels particuliers des siècles passés. Il plantait là, à la lisière de Montchalin, entre

moulin du bief et vieux cimetière, la concrétisation, la *concrétion* d'un rêve de bâtisseur qui aurait tourné au délire ! Une bizarrerie absolue, un catalogue quasi exhaustif des audaces et étrangetés architecturales – qu'en penses-tu, Zoé ? – avec ses alternances de calcaire blond, de grises pierres volcaniques, de briquettes alliant le rouge sang séché de la terre cuite au noir scintillant du mâchefer, ses multiples clochetons, ses encorbellements, ses fenêtres à meneaux, ses vitraux de couleurs lourdes, ses rambardes aux volutes de fer forgé tourmentées, ses balcons, ses volets flirtant avec le moucharabieh, ses esquisses d'échauguettes, ses paratonnerres pareils à des piques de lanciers, ornées de sphères ouvragées, de croissants ottomans... Pourquoi, oui pourquoi fallait-il que pareille *folie* ait poussé à Montchalin, affichant cette débauche de fantaisies qui mêlait orientalisme de pacotille, gothique, baroque, rococo, aux hardiesses de l'Art nouveau ?

Zoé riait.

— Tu rédiges déjà un article ? C'est plus sexy que la ferme du Tripouillet !

Persuadée et rassurée d'avoir repris le dessus, soucieuse et heureuse de confirmer la caricature de journaliste à laquelle la renvoyait l'adolescente, Rebecca sortit son mobile pour quelques prises de vue.

Sur l'écran, soudain, se profila une silhouette claudicante qui dissipa toute fantaisie, traînant derrière elle les lourdes années que Rebecca avait jusqu'ici réussi à tenir à distance.

Apercevant les deux promeneuses, la silhouette parut d'abord marquer le pas, hésiter pour, finalement, se hâter vers le portail du manoir.

L'instant d'après, Chanloué (alias le gogol, Quasimodo, le déjeté), trop occupé à ne pas quitter des yeux les promeneuses dont il semblait redouter la rencontre, trébuchait et, se rattrapant pour ne pas s'étaler de tout son long, lâchait le volumineux paquet qu'il tenait contre son torse.

Dans une déchirure de papier kraft surgit une fulgurance rouge vif qui, langue de dragon, se déroula sur le trottoir et vint mourir aux pieds des deux jeunes femmes.

La surprise passée, celles-ci identifièrent un écarlate lé de satin ou de soie – plus vraisemblablement, suggérerait plus tard Zoé, une vulgaire rayonne de doublure achetée Au Petit Bénéfice, la mercerie survivante de Montchalin, tenue par Mme veuve Simone Bichou, quatre-vingt-deux ans, ancienne patronne du dernier atelier de confection de la ville.

Leur regard courut le long de ce ru chatoyant pour aboutir à un Chanloué atterré, apparemment tétanisé par l'humiliation d'avoir laissé ainsi filer, peut-être se souiller sur le trottoir gravillonné, son précieux fardeau.

Le tube en carton autour duquel avait été enroulé le tissu était arrivé à leurs pieds. Sans se concerter, elles se baissèrent, s'en emparèrent et, à quatre mains, entreprirent d'enrouler à nouveau l'étoffe en l'époussetant à chaque tour dans l'espoir d'effacer l'immense tristesse enfantine qui se lisait

sur le visage pathétique d'un Chanloué toujours pétrifié et qui ponctuait leur progression vers lui de sourds *oh, oh* qu'accompagnait une agitation machinale et désordonnée des mains.

Elles eurent bientôt fini.

— Vous allez faire quoi de ce joli tissu, monsieur Chanloué ? demanda Zoé, surtout pour mettre un terme aux *oh, oh* déchirants.

Elles lui tendaient le rouleau. Les *oh, oh* cessèrent. Chanloué fronça les sourcils, cligna des yeux puis finalement, sans regarder celle qui l'avait questionné mais fixant intensément Rebecca, répondit :

— J'ai tous les placards de tout le manoir à tapisser de neuf. Une longue besogne ! Bien le merci, Mesdemoiselles-sourire. Avec mon genou qui ces temps-ci me fait souffrir, j'aurais miséré à remballer la rouge soie.

Sitôt après, il s'esquivait, avec une souplesse, une vivacité aussi improbables que son parler, et franchissait la grille monumentale qui alla et revint sans le moindre grincement.

Rebecca le regarda traverser la cour et eut l'impression de le voir littéralement disparaître, se fondre dans l'ombre du porche, comme absorbé par la légère brume qui s'élevait de la Sarne. Vraisemblablement, il avait poussé une porte latérale.

Oslo ! Le coquin, une fois de plus, avait dû profiter de la porte entrebâillée entre l'appartement et la réception.

Rengaine de Lino (mon père) : Ce chat ! Pensez à fermer, bon sang !

Écho, non moins coutumier, d'Athénaïs (ma mère) : Pas envie de revivre la scène du client félyphobe.

Oslo adore la vie d'hôtel, ça le change de ses premières années avec nous à Paris et, bien que ne manquant pas de câlins, il aime visiter les étages en espérant de douces rencontres fortuites. Le boucan qui m'a réveillée en sursaut après minuit m'a propulsée hors du lit, jusqu'à la réception. Au lieu de tomber sur mon matou en maraude qui aurait exceptionnellement oublié ses dons d'acrobate, je découvre la 23, je veux dire la journaliste, enfin Rebecca qui, pas acrobate pour un sou, avait dû louper une marche. Elle était assise au bas de l'escalier, déconfitée, décoiffée, défaite et déroutée. Me voir parut la rassurer.

Au fil de phrases décousues, j'appris :

- qu'elle avait travaillé jusque-là sur son article ;
- que les bottes en caoutchouc, c'était bien, merci, mais elle avait trois ampoules qui lui faisaient un mal de chien ;
- que sa salope de rédac'chef, le tas, le pot, la tache, lui avait encore fait un coup... de salope ;

- que non, elle ne savait pas si elles étaient trop grandes ou trop petites, mais elle avait trop marché ;
- qu'elle digérait décidément mal la charcuterie ;
- qu'elle se demandait si elle était faite pour ce métier de carpette, obligée d'avaler des couleuvres en disant merci ;
- et que le contenu du minibar n'avait rien arrangé ;
- en plus maintenant il était vide ;
- et il n'y avait même pas un yaourt ;
- on pourrait y penser, simple suggestion ;
- et son copain la snobait grave ;
- pour qui se prenait-il, ce nase ;
- cette petite bite ;
- cet éjaculateur précoce ;
- excuse les détails (rire) ;
- qu'elle était sympa, la chambre 23 mais, en fait, les piaules d'hôtel ça lui colle toujours le blues ;
- non, pas les chambres d'hôtel. La province. Ça lui rappelle :
- son enfance ;
- ses vieux ;
- des histoires pas drôles ;
- et qu'elle aimerait ne jamais y remettre les pieds, en province ;
- et que même les jolies rivières, les curieuses maisons, les demeures de maître délirantes n'y changent rien, et –

Et justement, elle y était retournée au Manoir des Tanneurs, en début de soirée, vers huit heures, huit heures et demie, et elle y avait eu une vision bizarre, inconfortable.

Non, pas à cause des ampoules puisqu'elle était rentrée à l'hôtel entre-temps, elle avait pu remettre ses bottines. L'homme au tissu rouge n'était pas en cause non plus, le personnage ne lui faisait plus peur. Plus... enfin, pas. Elle avait vu quelque chose, vrai de vrai... Pas une illusion. Quoique.

Là, elle était descendue pour fumer une cigarette sur la place et... Est-ce que je pouvais lui trouver une boisson fraîche, digestive – le bar de l'Hôtel des Voyageurs servait-il encore passé vingt heures ?

Moi : En pleine nuit, tu veux dire. Il est bientôt une heure.

— Si tard ?

J'ai ouvert la porte du petit salon-bar et lui ai fait signe de me suivre.

— C'est une Vichy que tu veux ?

— Plutôt un Perrier. Et puis, tiens... avec un whisky. Et beaucoup de glace.

Elle s'est affalée dans un fauteuil club, elle a ouvert son trois-quarts en cuir, elle a fermé les yeux un moment. Elle est vraiment jolie, même chiffonnée. Et c'est comme ça, façon belle endormie parlant dans son sommeil, qu'elle m'a raconté.

Il faisait nuit. Dans cette partie-là de Montchalain, il n'y a plus de magasins, les lampadaires commencent à s'espacer, les rares maisons encore habitées ont leurs volets fermés. Pas un chat. Pas un bruit. Sauf le murmure de la Sarne. Le manoir semblait plaqué contre le ciel enténébré, gigantesque ombre

chinoise que ne percevait aucun rai de lumière. Était-ce pour voir ça qu'elle était revenue à la nuit tombée ? Pour avoir confirmation de ce que l'étrangeté de cette bâtisse recelait, racontait dans son délire de pierre, de verre, d'acier rouillé ? Quoi ? Un passé industriel englouti ? Des histoires de famille bourgeoise confinée jusqu'à la folie ? Des intérêts turpides ? Des faillites crapuleuses ou pitoyables ? Des successions tragiques ou sordides ? Des années d'ennui, distingué peut-être mais à n'en plus finir ? Un condensé des lassitudes et drames provinciaux, une spectaculaire métaphore des splendeur et décadence des manufactures d'antan ? – manifestement, elle continuait à me brouillonner son article.

Mais non, il s'agissait d'autre chose. Il y avait vraiment eu un truc : elle allait partir, vaguement titillée par l'idée d'un futur papier sur la mort économique d'une petite ville de province, l'adaptation des bourgeoisies locales, la reconversion des classes laborieuses quand, brusquement...

Elle s'est presque jetée sur sa dernière gorgée de whisky.

— Brusquement, j'ai vu à l'extrémité gauche de la galerie entièrement vitrée une lueur tamisée, mouvante... Une lanterne qui précédait la silhouette d'un homme.

Elle m'a tendu son verre.

— La même chose, s'il te plaît.

— Tu ne crois pas que...

— Grand, mince, tout de noir vêtu, l'homme avançait d'un pas lent le long de la galerie, tenant devant lui le fanal...

Sûr, le whisky s'imposait. J'ai tâché de limiter la dose.

Rebecca pensa vision de théâtre, d'opéra, et...

— ...assez stupidement, je me suis demandé si ce spectacle n'était pas donné pour moi.

Surtout que la silhouette s'arrêtait à mi-course, se tournait. Vers elle. Enfin, vers la rue. La galerie fut alors comme illuminée de l'extérieur. Effet de la lune ? D'un réverbère ? Reflets combinés entre vitres et vitraux ? Rebecca sursauta.

Ce visage, elle le connaissait.

— C'était... *LoVampire*.

Elle avait nettement hésité avant de prononcer ce mot. Elle me regardait, guettant ma réaction comme si je devais savoir, comprendre. J'ai fait :

— Quoi ?

Elle m'a répondu, un rien agacée, ou mal à l'aise :

— L'affiche. Le film. Enfin, la star ! Ted Hopson.

Je voyais ce qu'elle voulait dire, non ?

— Non.

— La trilogie !

D'accord, j'étais un peu jeune pour l'avoir vue au ciné, ça remontait à une quinzaine d'années, mon âge quoi. Mais en DVD !

J'ai vu le moment où j'allais devoir lui réexpliquer ma maladie, ma grave allergie au scintillement des écrans. J'avais pourtant eu l'impression que ça l'avait intéressée cet après-midi, quand j'en avais parlé. Ça y est, elle se rappelait. Elle m'a dit :

— Excuse, c'est vrai. Tu peux pas. Vraiment pas ?

Un film, sûr que non. À la limite, consulter un écran une ou deux minutes si j'accepte après d'avoir les yeux rouges, qui pleurent, et la migraine. Plus longtemps, c'est la cata garantie. Alors, elle pouvait imaginer, une trilogie ! N'empêche, j'en connais plein, des films, on me les raconte – c'est fou le nombre de gens qui aiment ça.

C'est ce qu'elle a fait pour *LoVampire* (elle prononçait impeccable LoVampaaiiilleur), la trilogie c'était *Peut-être / Jamais / Toujours* (ou dans un ordre différent.)

Rien de très original dans cette saga made in USA – d'après ce que j'ai appris, et pourtant j'avais affaire à une ex-fan – sinon que ç'avait été une nouvelle adaptation du mythe de Dracula, pour la première fois incarné en un jeune premier résolument moderne, téléporté au cœur d'une Amérique du Nord décérébrée et gorgée de junk food. Jeune premier qui avait été le principal vecteur du succès de la série, un héros dont Rebecca, à dix ans, était tombée gravement amoureuse, comme des millions de gamines de sa génération, unanimement désespérées lorsqu'elles apprirent (le troisième volet à peine sorti du box office) la disparition de Ted Hopson, l'incarnation cinématographique de leur très séduisant, trop fascinant buveur de sang.

— Il a disparu du jour au lendemain.

Après le tournage coup sur coup des trois opus, la star avait besoin de repos. Enfin, c'est ce qui s'était dit, écrit. Puis des infos avaient filtré sur une nouvelle trilogie en préparation et la mésentente qui en aurait découlé entre les producteurs et

le jeune acteur devenu une icône mondiale. C'est là que les rumeurs commencèrent. D'abord sur le lieu de sa retraite. Le Tibet pour certains, il s'était fait moine bouddhiste. Les îles Marquises, et toutes celles du Pacifique évoquées comme éventuel refuge. Impossible, affirmaient les adeptes les plus rigoristes : depuis qu'il a joué LE rôle, il ne supporte plus le plein éclat du soleil. Enfin, les regards éperdus se tournèrent vers l'Europe centrale... la Transylvanie ! Les Carpates !! Les on-dit se teintèrent d'une malveillance que d'aucuns disaient distillée par son agent et les producteurs assoiffés de vengeance : Ted Hopson, déjà psychologiquement fragile lors du tournage, était devenu fou. Certains assuraient qu'il confondait fiction et réalité au point de se prendre réellement pour le dernier des vampires, d'autres que, au contraire, se croyant menacé par une vampirisation bien plus grave que celle attribuée aux légendaires *Saigneurs*, il n'avait trouvé le salut qu'en se cachant de ses prédateurs. Les mois suivants, chaque semaine, on croyait localiser enfin la vraie cachette. Après le Tibet et l'Europe centrale, on eut droit à l'Afrique subsaharienne, l'Antarctique, les replis de la Cordillère des Andes, les profondeurs de la forêt amazonienne. Tous les continents y passèrent. Mais jamais, ja-mais les regards désolés des fans endeuillés ne se tournèrent vers *Mont-cha-lin*, au centre de la France, autant dire, comme ne s'en priverait pas la rédac' chef de Rebecca, le trou du cul du monde !

Or, c'était bien à Montchalin, au Manoir des Tanneurs, en bord de Sarne que Rebecca venait d'identifier le visage

bleuâtre, verdâtre, mauvâtre, en tout cas livide, de Ted Hopson tel qu'il avait colonisé les panneaux publicitaires et animé les écrans du monde entier trois années de suite, plus d'une décennie auparavant.

— Elle t'a plu mon histoire ? a curieusement conclu Rebecca.

Elle a eu un drôle de petit sourire.

— On peut supposer que l'ombre que j'ai vue est Ted Hopson, ou un sosie, ou... le propriétaire du manoir.

— Xavier Delavoy, celui qu'on appelle le Ténébreux.

— Oui, et qui se fait porter du sang de cochon tout frais, et qui invite des Roms sur sa propriété... Dans certaines versions du mythe vampiresque, les Gitans sont les hommes de peine des morts-vivants. Ajoute qu'il a pour domestique un individu étrange qui peut faire penser à Renfield, ce pauvre fou qui attend Dracula, le Maître Vampire, dans le roman de Bram Stoker...

Là, j'ai failli lui parler du loup, ça cadrerait assez, je n'ai pas eu le temps.

— Allez, maintenant va te coucher, a-t-elle repris comme si brusquement je l'encombrais. Moi, je m'en grille une dernière dehors. Te fais pas de souci, je me rappelle le code et je te promets de ne pas tomber dans l'escalier.

J'étais perplexe. Est-ce qu'une fille qui a trop bu et qui raconte une histoire bizarre où elle mêle un peu tout a toujours l'air, comme ça, d'inventer et / ou de cacher quelque chose ?

## 6

Il n'aime pas quand *l'autre* vient. Pas seulement parce qu'il l'appelle Bouffon. C'est plutôt qu'il parle haut, provoque, bouscule les choses. Déjà quand les deux garçons étaient petits.

Il n'aime pas quand l'autre vient. C'est pour ça qu'il veille. L'autre a été si violent, si insistant. Il pourrait revenir, ça lui ressemble. Tout à l'heure, le maître était fatigué. À présent, il dort. Il aime quand le maître parvient à se reposer. Il aime le silence de ce calme repos du maître. Tout à l'heure, ça criait.

— *Je vais finir par croire que tu débloques grave. Plutôt, que tu es complètement bloqué. Sur des conneries de mômes. Tes déguisements, tes mises en scène, c'était marrant un temps.*

Le ricanement de l'autre lui vrillait la cervelle.

Il n'aurait pas dû écouter, ça le rend frissonnant, malheureux, ça lui donne de la colère mauvaise. Mais l'autre parlait si fort, il n'a pu faire autrement que s'approcher de la porte close pour rester là, immobile, derrière. L'autre marchait, allait, venait. Il le devinait près de la deuxième fenêtre, riant, ricanant encore.

— *Et tu donnes dans l'humanitaire, en plus ! C'est quoi ce plan avec les Roms ? Tu te crois dans Dracula ? Ne me dis pas que tu fantasmes de saigner un gosse, de te payer une petite gipsy ! Si c'est ça qui t'excite, y a d'autres moyens.*

Il est ainsi, l'autre, il aime dire des choses laides.

— *Si c'est ça que tu veux, tu l'auras avec l'argent. Mais il faut en gagner des wagons. À la place de ton salon minable et poussiéreux dans ton manoir de train fantôme en panne, t'aurais Hollywood, Bollywood, le Disneyland de tous tes fantasmes ! Et même mieux. Tout en vrai. Avec l'argent, t'achètes tout.*

Des fois, l'autre aime aussi les faire, les choses laides. Enfin, peut-être. Il n'a jamais vraiment vu. Non, pas vraiment. Dans ces cas-là, ils le chassent. Ils l'envoient faire une course. Pour qu'il ne risque pas de rester derrière la porte comme tout à l'heure. Et puis, derrière la porte, qu'est-ce qu'on sait du dedans ? Il arrive qu'il entre dans la pièce parce qu'on l'appelle et, sur l'écran géant qui occupe presque tout le mur du fond, ce sont des images, rien que des images. Avec des fois les grands éclairs de chair nue crue qui le laissent tellement étonné, ébranlé. Ça les fait rire, l'autre surtout.

— *Et puis enlève cette cape grotesque.*

La belle grande cape noire. Il doit refaire la doublure écarlate, après qu'il aura retapissé les placards aux bords. Il espère que l'autre n'a pas tiré dessus, ne l'a pas déchirée. L'autre n'a aucun respect pour le travail ni pour les jolies choses.

— *Tu as décidé de fêter Halloween ? Tu vas aller quêter des bonbons avec ton bouffon qui n'a pas besoin de se déguiser pour effrayer les populations.*

Le jeune maître parlait sourd, lui, si las. Même en tendant l'oreille, on ne distinguait pas sa parole. Seulement un

murmure qui chiffonnait le silence.

— *Un bon chien, oui, tu l'as dit !*

Il devrait faire attention, l'autre. Des fois, ça mord, les chiens. Surtout quand on les traite de chiens. Il veut bien être le bon chien du bon maître. Qui garde le maître. Qui veille, comme à présent. Mais il déteste que l'autre le dise. Parce que pour lui, un chien c'est quoi ? Tout juste destiné à recevoir des coups. De pied. Dans le ventre. Dans la gueule. Mais la gueule des chiens, elle est pleine de crocs.

— *Pour le faire fructifier, le fric, faut se démener un peu. C'est moi qui rame en ce moment, je te signale. Alors je te demande juste une signature pour faire la jonction, sinon on va perdre tout ce qu'on veut. Tu peux pas te décider, non ?*

Il a son argent à lui, l'autre, et même un bureau tout en vitres et blancheur dans la rue Grande. Qu'a-t-il toujours besoin de l'argent du maître ?

— *Je ne peux pas compter sur toi. J'ai quarante-huit heures pour me retourner. Quarante-huit heures. Mais Monsieur a besoin de réfléchir ! T'as rien compris à l'époque, t'es bien comme ton père, tiens. Avec la crise, faut être réactif.*

Le père. L'ancien maître, il faisait peur. À tout le monde. C'est bien qu'il ne soit plus. C'est bien qu'on n'ait plus à le suivre, le surveiller, comme elle le voulait. Lui encore, rester à l'attendre caché aux portes des gueuses, il n'avait rien d'autre à faire de ce temps-là. Mais quand après elle l'a fait faire au jeune maître... Il avait quoi ? Dix ans ? Il ne sait plus.

— *Quoi, t'es fatigué ? Au point de ne pas pouvoir tenir un stylo ? Il n'est même pas neuf heures du soir, tu ne vas pas me dire que c'est trop tard.*

Ça a toujours été trop tard. Il n'y a que maintenant qu'on vit un peu bien. Tranquilles. Rien que le jeune maître et lui. Et pour ce qui est des responsabilités, on s'arrange bien. Il ne crie jamais, le jeune maître. Pourquoi a-t-il fallu que l'autre rapplique ce soir ? On était si bien sans lui. Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait vu et entendu brailler. Mais le jeune maître jusqu'ici ça lui faisait plaisir, les visites de l'autre. Alors.

— *Mais regarde-toi, tu es une vraie loque, bourrée de médocs. Elle t'a bien eu, ta mère. Tu ne réalises pas qu'elle est capable de te refaire le coup du psy, bien gentil, qui te fait causer, et qui t'offre six mois de vacances dans son joli pavillon de cinglés ?*

Réaliser, ça ne se dit pas en français. Ça ne veut pas dire ce qu'il croit, cet ignorant.

— *Si tu continues à faire le dingue qui amuse la ville, elle ne va pas le supporter. De quoi elle a l'air ? C'est tout ce qui la préoccupe. Tu pourrais bien te retrouver sous tutelle. Et là, les sous de papa... pffft.*

— *C'est toi que ça emmerderait le plus, non ?*

C'était la voix du maître. Il était fâché.

— *Ça veut dire quoi, ça ? Explique.*

— *Je plaisante.*

— *J'espère bien. Parce que d'ici peu tu me remercieras d'avoir tout mis à l'abri, hors de portée des rapaces.*

— *Tu parles de ma mère ?*

— *Devine. Tu n'as jamais voulu comprendre. Quand t'as péché les plombs, l'occase était trop belle pour elle de te faire enfermer.*

C'est quand on n'a plus vu la Jeunefillesourire que le jeune maître a été souffrant. Voilà des années. Ils n'en parlent jamais. Savent-ils qu'elle est revenue ? Est-ce bien elle qui est apparue cet après-midi dans la rue au bout de l'étoffe rouge qui a voulu rouler jusqu'à elle pour offrir un tapis à ses pas d'infante défunte ? Faut-il le dire au maître ?

— *C'est toi qui ne comprends rien, mon pauvre Génie. Ma mère n'a jamais été aussi fine que ça.*

Le ton qu'a eu le jeune maître à ce moment-là dessinait son sourire. Ce sourire qui le rend si beau.

— *Pas fine, ta mère ? Tu es aveugle.*

— *Et toi obsessionnel. Parano. Un peu malade, en fait.*

— *Malade, moi ?*

Ensuite, il n'a plus démêlé les paroles. Ce n'était qu'un brouhaha, qui enflait, menaçait.

Vacarme. Quelque chose avait été cassé.

Il allait cesser, l'autre, de maltraiter les choses, d'importuner le maître ?

— *Allez, je retire ce que j'ai dit. On arrête. Laisse-moi me reposer, on en reparle demain.*

— *Demain, ce sera trop tard !*

— *Je suis rincé, incapable de réfléchir.*

— *Je ne te demande pas de réfléchir, mais de me faire confiance et de signer un putain de papier. Il y a aussi la vente de l'ancien cinéma. Il faut que tu te décides, je vois un acheteur samedi.*

— *O.K. On verra. On verra demain... Tu sais... tout à l'heure dans la galerie, j'ai eu l'impression qu'elle était là...*

— *Qui ?*

— *Elle.*

Le maître l'avait donc vue, lui aussi.

— *Allons bon, des hallucinations ! Il va falloir te faire soigner.*

— *Seulement dormir. Laisse-moi maintenant.*

— *T'es vraiment chiant. Tu pourrais pas faire un effort ?*

Il allait arrêter de harceler le maître ?

Il est parti, finalement, mais il ricanait, se moquait.

Lui, il entendait râler une bête furieuse. C'est pour cela qu'il veille.

Une heure a sonné au clocher. Il veillera jusqu'au bout de la nuit. Et demain, quand l'autre reviendra, il osera lui dire.

Il faut que quelqu'un lui dise.

Il doit arrêter de harceler le maître.

Il faut. Il doit.

## 7

La sonnerie de son portable a réveillé Rebecca à neuf heures. C'est donc dans les brumes d'une nuit trop courte et trop alcoolisée qu'elle doit saisir que son rendez-vous avec monsieur le député-maire, initialement prévu à quatorze heures, sera repoussé ; qu'aucun nouvel horaire ne peut pour le moment être fixé ; que l'entretien peut même être reporté au lendemain matin (eh oui, le premier magistrat de la ville reste dans sa circonscription et remplit ses obligations d'élu même au début du week-end prolongé de la Toussaint) ; et que la secrétaire de mairie a certainement noté qu'elle vient de tirer du lit une journaliste pas très fraîche. Bref, ce qu'il faut pour provoquer l'ire de la pas très fraîche qui, sitôt raccroché, signale par mail à sa rédac' chef, le tas, le pot, la tache :

Le rendez-vous avec le maire a été annulé. Pas de nouveau RV fixé.

Ils nous traitent pire que la feuille de chou locale.

Si rien de neuf d'ici midi, je rentre à Paris.

Ça soulage. Ce n'est pas un petit maire qui va lui faire la loi, tout député qu'il est. Elle a encore mal à la tête mais un net mieux s'esquisse, que la douche bien chaude va confirmer.

Plus l'eau coule, plus elle se détend. Elle se félicite d'avoir pris la bonne décision : tourner la page Montchalin le plus vite possible. On dirait que les fantasmagories de la veille et de la nuit se dissolvent, pour finir en rubans vaguement mousseux, miasmes blêmes que le siphon aspire, rendant son lustre satiné à la mosaïque, à Rebecca son pragmatisme.

Que s'est-elle laissée imposer par les ombres du soir tombant sur Montchalin puis sur le Manoir des Tanneurs ? Et quelles conneries est-elle allée raconter cette nuit à la gamine de l'hôtel ? Et qu'a-t-elle fait, encore, après ? Quelle idée !

Au sortir de la douche, elle trouve un courriel :

Qu'est-ce que tu cafouilles ?

J'ai téléphoné à la mairie de Montchalin.

Le député-maire est tjrs disposé à te recevoir, horaire à préciser dans la journée.

Le métier, c'est aussi savoir sacrifier son WE.

Si tu rentres sans interview, tu vires.

...suivi d'un autre :

Excusez-moi, j'ai été un peu floue tout à l'heure au téléphone, problèmes de planning à présent résolus. Monsieur le maire vous recevra à 17h30 en mairie.

Le second message lui permet de répondre au premier :

RV mairie fixé fin d'après-midi.

Heureusement j'ai été ferme et t'ai fait intervenir.

Le train de ce soir me ramènera à Paris. WE pas *sacrifié*. Sorry.

Un petit-déjeuner sera bienvenu. Rebecca May l'a mérité.

Sa certitude d'avoir retrouvé la maîtrise de la situation en ayant marqué un point contre la salope tas-pot-tache – contre l'autre salope (sûrement, aussi) de secrétaire de mairie – en prend de nouveau un coup quand elle entend le « Bonjour, Rebecca ! » lancé par une Zoé empressée, virevoltante et qui ajoute, complice, d'une voix plus sourde : « Tu as quand même dormi ? »

Rebecca se surprend à plonger du nez vers sa tasse. La gamine l'a-t-elle vue s'éloigner à nouveau de l'hôtel vers deux heures du matin, après leur conversation ? – *conversation* !

— Voilà l'eau chaude pour ton thé. Je t'apporte la boîte d'infusettes.

Contrariée d'être, à nouveau, si vite confrontée aux errances de sa nuit, Rebecca n'a aucune envie de parler. Surtout avec l'étau qui lui enserme les tempes.

— Tu veux un yaourt ? Il n'y en a plus qu'à la fraise. Je peux aller t'en chercher un à la pêche. Ou nature.

Heureusement, les autres clients ont déjà déjeuné. Elle est seule avec la gazouillante ado.

— Jus d'orange ou de pamplemousse ?  
Comment s'en débarrasser ?  
Leurs regards se croisent.  
— Oh, souffle Zoé. Tout est sur le buffet... Excuse, je te dérange.  
Non, non, pense Rebecca, touchée par ce qu'elle reconnaît de déception dans les yeux de Zoé.  
— Non, non, dit-elle. Tu as bien dormi ? Tu as retrouvé ton chat ?  
Ouf. Elle se souvient au moins que sa confidente nocturne cherchait son tigre d'appartement. Pratique, le quadrupède à fourrure, on va pouvoir s'aiguiller vers les niaiseries.  
— Oui. Et toi, ton acteur, le... vampire ?  
Oups. C'est reparti.  
— Tu y as repensé ? poursuit Zoé.  
S'il n'est question que de penser...  
— Tu crois vraiment que c'est lui ?  
Aïe.  
— Parce que moi, j'y ai repensé.  
Prévisible. Grave ? Pas obligatoirement. Elle peut bien écouter la fine mouche raconter. En commençant par récapituler – résumé des chapitres précédents, en quelque sorte :  
— Le propriétaire du manoir, c'est le fils de famille dont Robin et Ahmed ont parlé hier au Café du Centre...  
Pas possible, mignonne !  
— ... On l'appelle le Ténébreux, je ne sais pas trop pourquoi...

T'inquiète, ce n'est même pas une référence à Nerval.  
— ... mais il est bizarre, beau aussi, très beau d'après ce qu'on dit, c'est sûr.  
Ouais, sûr de sûr, petiote.  
— Mais il n'a jamais été acteur. Américain non plus.  
Enfin, continue Zoé, tout ça elle n'en sait pas grand-chose. Un an seulement qu'elle habite Montchalin, depuis que ses parents ont repris l'hôtel.  
Hérité par la mère, du frère de la mère, donc de l'oncle de la petite, l'hôtel. Ah non, il ne s'agit pas d'un bien de famille. Licencié d'une grande banque à Paris, un poste important au siège, l'oncle, avec ses grosses indemnités, a acheté l'Hôtel des Voyageurs de Montchalin parce que c'est la petite ville où ils ont grandi, lui et sa sœur. La sœur de l'oncle, à savoir la mère de Zoé. L'hôtel végétait. Décati. Tonton a tout refait à neuf. Et paf. Infarctus. Mais bon, ce n'est pas la mort de son oncle dont elle voulait parler... Où en était-elle, déjà ?  
Ouf bis. La petite s'est égarée dans ses digressions. Tant mieux. Qu'elle y reste. Le cabotage généalogique et biographique autour du tonton ne sera jamais un accélérateur de pression cérébrale aussi redoutable que les divagations vampiresques.  
— Tu n'as pas un autre croissant ? Ils sont très bons.  
— Je t'en apporte.  
Zoé s'éloigne, puis aussitôt se retourne, ravie.  
— J'en étais au Ténébreux. Et à ton vampire. En fait, il y a une explication. Je vais chercher des croissants et je t'explique.

Et elle part vers l'office. Et elle revient. Avec les croissants.  
Et elle explique.

— Je me suis dit que...

Comme dans un roman, Zoé mène l'enquête, carbure à plein. Le Ténébreux pourrait avoir *un invité*. Qui, lui, serait *américain*. Acteur. Et se prendrait... pour un *vampire* !

Rebecca replonge dans sa tasse de thé. Son mal de tête à nouveau la taraude tandis que Zoé poursuit sans pitié : le fils de famille, le Ténébreux qui hébergerait dans son manoir l'acteur américain devenu fou, serait sous l'emprise de son invité. Ce qui expliquerait les curieux déguisements dont parfois il s'affuble, lui aussi un peu fêlé, ça se dit, ils se sont peut-être trouvés, lui et l'ex-star déjantée... Ça expliquerait aussi le sang de cochon ! Qui n'a peut-être pas toujours été de cochon...

— Il y a un peu moins d'un an, en décembre, un loup s'est échappé du Parc zoologique de Bellecombe, à une cinquantaine de kilomètres de Montchalin...

Zoé se fait pédagogue : dans un pays où l'animal jouit d'une sulfureuse réputation qui remonte au temps où ses ancêtres terrorisaient une paysannerie pauvre et démunie, ce loup qu'on ne retrouva pas durant plusieurs semaines réveillait les peurs anciennes, ravivait les légendes noires des loups-garous, les gestes dorées des *tueu'* de loup. En 1910 encore, un jeune homme, berger de son état, avait exécuté à coups de fourche une bête qui désolait la région depuis des mois, mettant en échec sociétés de chasse, maréchaussée

pourtant mobilisée et jusqu'à quelques fameux fusils coloniaux aux attaches locales attirés par le défi.

Zoé brode : le loup de l'année passée, pensionnaire de zoo ni aussi féroce ni aussi habile que son aïeul, se contenta de quelques poules, d'un ou deux agneaux peut-être – quoique en l'occurrence on lui attribua sans doute des disparitions dont il n'était pas forcément coupable –, se nourrit surtout du contenu de sacs poubelles qu'il éventrait à l'aube avant le passage de la benne dans divers villages et faubourgs. Besogne de renard, plutôt, à moins qu'il ne s'agît vraiment d'un loup moderne, moins fier et plus nécessiteux, un loup *rurbain* qui n'en suscita pas moins la résurgence des fantasmes populaires les plus copieusement agrestes. Avant qu'il fût hors course, on lui mit sur le dos l'agression sauvage – et mortelle – d'un SDF. Les blessures de la victime donnaient corps à ce soupçon, quand bien même la police scientifique ne mit pas quarante-huit heures à déterminer que nul canidé n'était en cause.

Zoé ironise, badine, batifole : Tiens-tiens, susurra le fantasma populaire, mais alors... si ce n'est point l'animal, serait-ce un homme, ou pire... de ceux-là qui sont mi-bête mi-humain, créatures d'un Malin parfois incarné aujourd'hui par la terrifiante figure protéiforme du serial killer. Pour la police, il s'agissait d'un meurtre crapuleux dont, malheureusement, on n'a jusqu'ici pas identifié le coupable.

Rebecca s'est faite plus attentive, un rien inquiète.

Qu'advint-il du loup ? veut-elle savoir.

Zoé s'emballe : c'est là que tout converge ! On le retrouva un matin givré de janvier dans les anciens ateliers des tanneries, de Montchalin, oui. À la renverse sur un chevalet. Tu sais, un fût d'arbre incliné sur lequel on travaillait les peaux. Écartelé, le loup, égorgé, éventré. Il était apparemment tombé sur plus féroce, plus cruel, plus puissant que lui ; les analyses établirent qu'il était mort empoisonné, très banalement par des boulettes de viande, plusieurs heures avant d'être étripé pour la macabre mise en scène.

— Massacrer comme ça un loup, il y a vraiment des malades, hein ?

— C'était quand ? murmure Rebecca.

— En janvier dernier, je viens de te le dire.

— Je n'en ai pas entendu parler...

— Ici ça a fait un peu de foin, comme dirait mon père, mais il n'y a pas eu de gros titres dans la presse nationale.

— Remarque, j'étais en stage à Barcelone, souffle Rebecca d'une voix à peine audible.

— Je n'aurais peut-être pas dû te raconter cette histoire. Tu es toute pâle.

— Fatiguée. Pas beaucoup dormi. Et puis les croissants, un peu lourds pour moi ce matin. Je crois que je vais monter me reposer.

— Et ton interview du maire ?

— Reportée en fin de journée. C'est à midi qu'il faut libérer la chambre ?

Maintenant ils ont peur. Et ils savent. Ou ça ne va pas tarder. C'est certain.

Lui aussi, quand il l'a vue, elle, sur le parking d'Auchan, il a su. Et il n'a pas douté. Tout allait bien se passer. D'autant qu'avant, il y avait eu le loup. Trop bien, le loup, quand même. Le premier signe. L'avoir trouvé comme ça, crevé dans son bûcher.

Sans doute empoisonnée par on ne sait qui, la bête était venue agoniser là en animal quasi domestique habitué aux grottes en béton, ces niches ridicules aménagées dans le parc de Bellecombe.

Il était sur le point d'appeler le zoo quand il avait eu un flash. Le chien qu'il fallait éventrer pour être accepté. Les deux Grands Maîtres dans leurs costumes de guignols. Et les autres, obéissants, rampants. « Des castrats sociaux, qui laissent tout au chef de meute, comme chez les loups ! » expliquait Génie aux abrutis de la bande.

Découvrant le cadavre dans le bûcher, brusquement assailli par le souvenir des sarcasmes de Génie, il avait pensé, dans un accès d'enthousiasme vengeur un peu dingue et pas vraiment sérieux : *Ils* vont en avoir un loup. Un vrai !

Pas vraiment sérieux, non, pourtant ça paraissait si facile,

si tentant, et en même temps un tel défi, une vraie audace, enfin à sa portée.

À côté du bûcher, la porte donnant sur le garage. Un grand sac poubelle, le coffre de la voiture. Attendre la nuit. Se rappeler le chemin qui longe la Sarne jusque derrière les anciennes tanneries.

Le cadavre était raide, il avait néanmoins réussi à l'écarteler sur le chevalet.

Il aurait pu en rester là. Déjà une bonne blague, bien dans leurs façons. Mais il avait repensé aux chiens, aux chats, aux autres bêtes sacrifiées. Aux vantardises des Grands Maîtres, à celles de leurs acolytes aussi. Ils en disaient tant et tant, savoir le vrai, le faux... Il fallait aller plus loin, donner une leçon plus sanglante. Le loup sur le chevalet, ça les aurait seulement fait rire. Un peu jaune, peut-être. Il voulait leur faire peur. Un besoin soudain, clair et violent.

Il a toujours un couteau dans le vide-poches de sa voiture. Sur le chevalet, il a égorgé puis éventré le loup.

C'était le début, l'époque de l'improvisation et des balbutiements. Il n'avait pas vraiment pris de précautions. Traces de pneus, peut-être d'ADN. Il avait seulement mis des gants. Mais pour un loup ! Même éviscéré ! L'enquête n'a pas été poussée très loin. Ou alors il était protégé. Par une puissance occulte. Il y a pensé. Comme dans ces fantasmes enfantins quand, désespérant du réel, on aspire à une intervention surnaturelle.

Ce n'était pas la première fois qu'il en espérait une qui terrasserait Génie et Ténébreux. Depuis quinze ans, il rêve de les massacrer. Souvent il ajoute des scènes où Christelle déraille elle aussi, et là il fait durer, raffine les mises en scène, les supplices. Parfois, même, il s'en prend à Bénédicte – Dieu ait son âme. Mais jamais il n'aurait espéré une occasion pareille.